

# Ils se marièrent et eurent beaucoup de photos



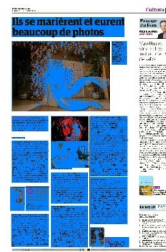
Avec des noces immortalisées en Arabie saoudite (ci-contre), en Inde ou en Espagne (ci-dessous), l'exposition rappelle ce que ces moments intimes ont d'universel.

*Manal Alhumeed*

**EXPOSITION** Partout dans le monde, les cérémonies nuptiales racontent l'humanité. C'est le propos d'un accrochage très réussi pensé par le photographe Paolo Woods. Il nous fait la visite.

Les travaux d'aménagement du tramway encerclent La Ferme des Tilleuls et donnent à cet espace culturel des airs de poche de résistance. Paolo Woods y est un peu comme à la maison. Il y a trois ans, le photographe y présentait déjà «Happy Pills», résultat d'une enquête très remarquée sur l'industrie mondiale du bonheur

YANN ZITOUNI



en comprimés, réalisée avec le journaliste Arnaud Robert. «Je me rappelle ce que me disait Arnaud: La Ferme des Tilleuls, c'est un endroit où on peut raconter des histoires.»

En ce mois de septembre, Paolo Woods revient à Renens avec une autre proposition dont il est cette fois le curateur. L'idée est lumineuse: partout dans le monde, dans toutes les sociétés, on se marie. Mais la cérémonie nuptiale ne s'appuie pas sur les mêmes codes selon qu'on se trouve en Chine, en Suisse ou en Inde. Et, bien qu'il semble universel, ce rituel nous rapproche autant qu'il nous dis-



Odile Meylan

«Chacun de ces travaux est chargé de paradoxes et de contradictions.»

Paolo Woods, photographe et curateur de l'exposition

tingue. Intitulée «Oui, je le veux», cette exposition montre le pouvoir documentaire de la photographie de mariage, sa capacité à raconter un pays, une culture, à décrire une communauté dans une temporalité particulière.

Pendant plusieurs décennies, Juan de la Cruz Megías Mondéjar a photographié des mariages chez lui, dans le sud de l'Espagne. On ne sait pas si les couples qu'on aperçoit sur ses images ont vécu dans une belle maison pleine de rires d'enfants. En revanche, la pièce montée haute de 3 mètres, les plaisanteries grivoises et les libertés prises avec la religion témoignent d'une époque où l'Espagne, tout juste débarrassée du franquisme, s'inventait à tâtons une nouvelle vie.

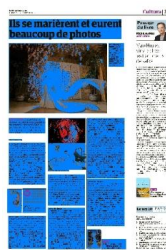


Sam & Ekta



Juan de la Cruz Megías Mondéjar

À quelques pas de là, une autre salle est consacrée au travail d'Oreste Pipolo, qui a été jusqu'à sa mort en 2015 le photographe star des mariages de la classe moyenne napolitaine, entre paillettes à crédit et location de Ferrari à la journée. Paolo Woods, bien que né aux Pays-Bas, connaît très bien l'Italie, il y vit. «À Milan, pour se marier, on réunit les parents, une vingtaine de copains et tout va bien. Mais à Naples, les gens ont moins d'argent, et un mariage est peut-être la seule occasion d'en dépenser beaucoup. Alors on invite toute la famille éloignée, jusqu'à la grand-tante en Ligurie, pour une fête qui ne peut en aucun cas être ordinaire.»



## De Naples jusqu'en Angola

Le mariage est une affaire intime, c'est aussi une façon de s'affirmer au sein de sa communauté. Ainsi, en Angola, on considère que pour réussir son mariage, il faut impérativement faire appel aux services de Focus and Blur. Derrière cette enseigne, on trouve deux frères qui postent leurs photos sur leur compte Instagram aux 310'000 abonnés.

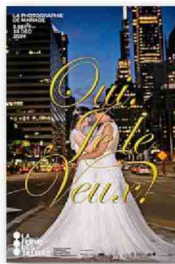
Paolo Woods est spécialisé dans la photographie documentaire, ses travaux ont été publiés dans la presse internationale et dans plusieurs livres, mais jamais il ne parle d'art mineur. Au contraire, il souligne la maîtrise dont font preuve les photographes de mariage. «Je crois que ce métier n'est pas menacé. À une époque, on distribuait aux convives de petits appareils jetables et tout le monde contribuait à réaliser les photos de la fête. C'était drôle, convivial et pas cher. Mais on s'est aperçu que les images n'étaient pas très bonnes, que le tonton était dans l'ombre ou que la mariée avait de la salade entre les dents. Alors on s'est remis à confier ce travail à des personnes qualifiées.»

Les regards réunis dans ces salles vont de l'esthétique éclatante et millimétrée de Sam et Ekta, un couple de photographes basé à Mumbai, à l'approche plus documentaire de la Suisse Valérie Baeriswyl. Plus loin, des photos prises en Arabie saoudite et d'autres réalisées dans les milieux queers américains sont réunies dans une même salle. Sans les explications de Paolo Woods, on pourrait croire à une comparaison trop frontale et un peu téléphonée entre une tradition qui serait figée et intransigeante et, sur le mur d'en face, une approche ouverte, inclusive et joyeuse. «Chacun de ces travaux est chargé de paradoxes et de contradictions. À Riyad, Manal Alhumeed ajoute à chacun de ses portraits un coup de pinceau qui dissimule le visage des mariés derrière une couche de peinture dorée, et on voit que la mariée porte des vêtements occidentaux qui ne couvrent pas ses épaules. À Philadelphie, dans les mariages LGBTQIA+ photographiés par Lindsay Ladd, on s'attend à ce que les conventions soient malmenées. Mais on s'aperçoit que les convives suivent à la lettre des coutumes qui ont traversé plusieurs générations.»

### Affiche vandalisée

En rassemblant ces huit photographes, en associant leurs regards, «Oui, je le veux» parle

aussi de notre identité individuelle et des valeurs profondes qui nous situent et nous rassurent. Des valeurs souvent peu négociables. «À trois reprises, l'affiche a été vandalisée.» Paolo Woods s'en amuse, il s'en félicite presque. Installée de nouveau sur la façade de La Ferme des Tilleuls, l'image montre un baiser entre deux épouses en robe blanche. Qu'est-ce qui a bien pu heurter les vandales? Le spectacle de l'amour entre deux femmes? Ou, pire, le fait que cette union ose s'habiller de blanc, que le profane se mêle au sacré au risque de le corrompre? «On ne le saura jamais. Mais ce que je vois, c'est qu'aucune exposition d'art avant-gardiste n'a jamais provoqué ce genre de réaction ici à Renens. Il aura fallu une exposition sur un sujet aussi convenu que le mariage pour interpeller les esprits à ce point. Et, peut-être, les faire bouger.»



### À VOIR

«Oui, je le veux», La Ferme des Tilleuls, Renens (VD), jusqu'au 15 décembre.